

MOUTON (CHARLES)

(Châlons 1861-64).

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

INGÉNIEUR DES ATELIERS AUX FORGES ET ACIÉRIES DE POMPEY.

Le mercredi 23 avril dernier, ont eu lieu, à Membrey (Haute-Saône), les obsèques de notre camarade M. Charles Mouton, ingénieur des ateliers aux forges de Pompey, décédé à l'âge de cinquante-sept ans.

Un piquet d'infanterie rendait les honneurs militaires à notre Camarade, qui était chevalier de la Légion d'honneur.

Un grand nombre de couronnes, parmi lesquelles celle de notre Association amicale, avaient été offertes, par les Sociétés dont il faisait partie, par sa famille, ses collaborateurs et ses meilleurs amis.

Après le dépôt du corps, dans le fourgon qui devait le transporter à Membrey, plusieurs discours furent prononcés :

Par M. Ernest Pantz, président de notre Société; M. A. Fould, administrateur de la Société des forges et aciéries de Pompey; M. Pierron, délégué de la section de Pompey-Frouard de la Société des vétérans des armées de terre et de mer.

DISCOURS DE M. ERNEST PANTZ

PRÉSIDENT DE NOTRE SOCIÉTÉ.

MESDAMES, MESSIEURS, CHERS CAMARADES,

C'est avec la plus vive, la plus profonde émotion, que je viens remplir le douloureux devoir d'adresser, en mon nom personnel, et comme Président de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, le suprême adieu à notre camarade Mouton, et rendre hommage à la mémoire de cet excellent ami, dont la devise fut toujours :

« Honneur, Devoir, Travail. »

Né en 1845, à Membrey (Haute-Saône), Mouton entre, en 1861, à l'École de Châlons, cette École démocratique par excellence, où s'infuse l'amour du travail, où se développe le sentiment de la solidarité, où se trempent les caractères.

Sorti de l'École dans un très bon rang, il estime que ses connaissances

pratiques ne sont pas suffisantes, et il n'hésite pas à faire un stage, comme ouvrier mouleur, dans les établissements Bouhey, à Montzeron.

Mélé aux ouvriers, ouvrier lui-même, non seulement il apprend son métier, mais il apprend aussi à connaître et à estimer le caractère des travailleurs, il se rend compte de leurs aspirations, il les étudie, il les comprend, il vit de leur vie, il s'identifie à eux.

Il devient ensuite dessinateur dans les ateliers de constructions de Luxeuil.

En 1866, il est appelé à payer l'impôt du sang, et, pour lui, ce ne fut pas un vain mot.

Devenu dragon, il franchit rapidement les premiers grades, et la guerre de 1870 le trouve maréchal des logis-chef.

Il se bat bravement, prend part à de nombreux engagements et à plusieurs combats, et, ici, se place une des plus belles pages de la vie de cet éminent Camarade, que nous pleurons aujourd'hui.

Comme patriote, comme Messin, je ressens, j'apprécie doublement l'héroïsme de Mouton, capturant un étendard ennemi ! Au cours de ce brillant fait d'armes, il est blessé très grièvement à la jambe, mais un homme aussi noblement trempé, trouve sa récompense dans le sentiment du devoir accompli. Il s'y ajoute, pour lui, une grande joie : la croix d'honneur est attachée sur sa poitrine, sur le champ de bataille même !

Pendant plusieurs mois, on désespère de lui conserver la jambe. Les médecins veulent l'amputer. Il s'y refuse formellement, préférant, dit-il, mourir plutôt que de devenir un invalide.

Sa vigueur physique et plus encore peut-être, son énergie morale, finissent par l'emporter : il guérit.

Promu lieutenant, un bel avenir militaire lui paraît réservé.

Brave comme il l'est, instruit, énergique, et avec des états de services comme les siens, il peut briguer les plus hauts grades.

Mais la guerre est terminée ; la France mutilée pleure ses provinces perdues et panse ses blessures. La commission de revision des grades ne maintient pas Mouton comme lieutenant.

Il donne sa démission, et reprend courageusement son ancien métier.

Après avoir lutté sur les champs de bataille, le sabre au poing, il luttera dans l'industrie, et, là aussi, il saura conquérir des grades et mériter l'estime et la sympathie de ses chefs, de ses camarades et de ses ouvriers.

C'est un travailleur infatigable.

Directeur de fonderie à Tergnier, à l'usine de Guettier, un autre Camarade dont le nom est connu de tous, "l'historien de nos Écoles" Mouton exé-

cute, en collaboration de la Fonderie de Pont-à-Mousson, toutes les transmissions et supports de transmissions de la galerie des machines de l'Exposition de 1878.

Il s'acquitte de cette tâche dans les conditions les plus remarquables, et il reçoit, à ce sujet, les éloges les plus vifs et les plus mérités.

Il remplit successivement plusieurs postes d'ingénieur et de directeur d'usines, et entre, en 1895, à la Société des Acières de Pompey, comme ingénieur, chargé de la direction des ateliers de construction.

Dans ce dernier poste, comme dans ceux où il a passé précédemment, Mouton se fait estimer de tous.

Le temps pendant lequel il a travaillé comme ouvrier n'a pas été perdu pour lui. Il estime, il aime profondément cette vaillante population ouvrière, qui est l'âme de la France; il sait ce qu'il doit dire aux ouvriers pour obtenir, en toutes circonstances, le concours le plus absolu, le plus dévoué. Ce concours, il l'obtient par son ascendant moral seul.

Il appartient à cette phalange des anciens élèves d'Arts et Métiers, travailleurs à tous les degrés de l'échelle sociale, ouvriers, contremaîtres, chefs d'ateliers, dessinateurs, ingénieurs, directeurs, patrons, qui est disséminée dans le monde entier, et y occupant les situations les plus différentes, toujours honorablement, grâce à cette qualité primordiale : « le feu sacré du travail ».

Le nom de Mouton restera inscrit dans le livre d'or des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, auquel il fait le plus grand honneur, et je dis ici, adieu au héros des champs de bataille de 1870, et à l'éminent ingénieur, dont nous conserverons tous un pieux souvenir!

En cette triste circonstance, je suis certain d'être ici l'interprète de tous les travailleurs, en présentant à sa veuve et à sa fille, l'expression de nos sentiments les plus respectueux de condoléance.

Puisse cette spontanéité des sentiments publics, adoucir les larmes de celles qu'il abandonne!

Adieu, mon cher Mouton, adieu!!!

DISCOURS DE M. FOULD

ADMINISTRATEUR DE LA SOCIÉTÉ DES FORGES ET ACIÉRIES DE POMPEY.

MESSIEURS,

Une voix plus autorisée que la mienne vous a retracé la carrière de M. Mouton. Je ne vous répéterai pas ce qu'a été son courage militaire, lorsque pendant les derniers moments de la lutte terrible de 1870, il fut

décoré sur le champ de bataille. Je ne vous dirai pas ce qu'il a été comme ingénieur et comme père de famille. Mais je tiens à dire adieu à cet homme de cœur qui fut pendant plusieurs années mon collaborateur dévoué et pour qui j'ai eu toujours la plus profonde estime, M. Mouton avait été à la tête d'une industrie et par là, il comprenait, mieux qu'un autre ce que sont les responsabilités et les soucis d'un patron. Il savait, pour l'avoir vu de près, combien est absolue la solidarité entre les intérêts des ouvriers et ceux de leur patron, le mal que peuvent faire les théoriciens irresponsables et combien sont cruelles les déceptions qui suivent les expériences chimériques.

Aussi, esclave de la discipline, en ancien soldat qu'il était, et acharné au travail, il avait su inspirer la plus grande estime à ses chefs, le respect et l'affection de ses subordonnés. Ce digne homme vient d'être enlevé par un coup subit et terrible à l'affection des siens. Que notre sympathie puisse être au moins une consolation pour cette famille qui le pleure, encore étourdie de la soudaineté du coup qui la frappe.

Adieu Mouton, adieu ! Tu emportes dans la tombe, les regrets unanimes et l'estime de tout le personnel de Pompey.

M. PIERRON

DÉLÉGUÉ DE LA SECTION DE POMPEY-FROUARD
DE LA SOCIÉTÉ DES VÉTÉRANS DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER.

retrace ensuite la belle carrière militaire de Mouton.

Nous extrayons de son très éloquent discours le passage suivant qui relate le brillant fait d'armes accompli par notre héroïque Camarade.

« MESSIEURS,

» La guerre de 1870 trouve Mouton maréchal des logis-chef de dragons, sous le commandement direct du général Clinchant. Le 15 décembre 1870, à la suite d'un combat avec les avant-postes de Manteuffel, il reçoit les galons de sous-lieutenant et le 25, même mois, il est promu, à titre auxiliaire, lieutenant sur le champ de bataille.

» C'est à partir de ce moment que nous allons connaître Charles Mouton comme soldat. Le 7 janvier 1871, Bourbaki se préparait à attaquer le corps d'armée de Werder. Il ne suffisait pas, dans les circonstances actuelles, de faire de grands projets; il fallait préparer les moyens matériels nécessaires à leur réussite et surtout avoir des détails précis pour

leur exécution. Mouton est donc envoyé avec 30 de ses hommes en reconnaissance, aux fins d'étudier les mouvements de l'ennemi qui se préparait à attaquer Villersexel, le lendemain, 9 janvier.

» Son détachement fait halte à Velfaux, petite commune de la Haute-Saône. Tout à coup, ses vedettes avancées rentrent, en toute hâte, en annonçant que 2.000 Allemands cernent le village et que toute résistance paraît inutile. Qu'importe! répond le lieutenant Mouton, coûte que coûte, il faut les forcer et rentrer au quartier général rendre compte de notre mission. En avant, cavaliers! s'écrie-t-il, c'est pour la France!

» Aussitôt, la bride aux dents, le revolver dans la main droite, la latte dans la main gauche, cette poignée d'hommes foncent sur les baïonnettes bavaroises. Le premier rencontré est le colonel du régiment; Mouton lui fend la tête d'un terrible coup de travers.

» Rien ne l'arrête : ni une balle dans l'aîne, ni un coup de sabre au pied droit et un autre au médius de la main gauche, ne l'empêchent pas d'enlever un étendard tout en continuant son audacieuse équipée.

» Il parvient à rentrer au camp, tout couvert de poussière, de sueur et de sang; il donne un compte-rendu fidèle de ce qu'il a vu et observé. Les mouvements de l'ennemi étaient connus, on était prêt pour la contre-attaque.

» L'amiral Jauréguiberry, haut commissaire du Gouvernement de la Défense nationale, le voyant descendre de cheval, ne put retenir un cri d'admiration. Détachant alors la croix de la Légion d'honneur qui brillait sur la poitrine d'un de ses officiers d'ordonnance, il la lui remit en disant :

« Mon ami, je ne sais si le Gouvernement de la République ratifiera »
 » ma décision, mais, en tous cas, je vous fais chevalier de la Légion »
 » d'honneur. » Cité à l'ordre du jour de l'armée, un décret du 5 mars 1871 consacrait officiellement l'acte de l'amiral.

» Transporté à l'ambulance des Lavrottes le 8 janvier, Mouton en sort à peine guéri, sous un déguisement, pour aller rejoindre l'armée de la Loire; l'armée de l'Est, anéantie, étant réfugiée, internée en Suisse.

» A nouveau, homme du devoir jusqu'au bout, il prend rang dans le corps du général Charette et ne termine son service qu'à la fin définitive de la campagne. »

M. PIERRON termine son discours en ces termes :

« Ne croyez pas, Messieurs, que c'est par M. Mouton que je connais tous ces détails. Celui que nous conduisons à sa dernière demeure était

aussi modeste que capable. M. Mouton n'était pas de ce parti qui revendique aujourd'hui, à lui seul, le monopole du patriotisme, et pourtant, c'était un vrai et ardent serviteur de son pays. Je me souviens encore, avec émotion, quand, à maintes reprises, je venais lui demander d'accepter la présidence de la 655^e section des Vétérans des armées de terre et de mer de Frouard-Pompey, lors de sa formation. Sa réponse était toujours la même : « Merci bien, mon cher ami, de l'honneur que vous me » faites et de la sympathie que vous me portez, mais je n'aime ni le bruit, » ni les honneurs ! »

» En effet, Messieurs, il n'était pas de ceux qui, avec fracas, parlent de haine et de revanche ; lui, connaissait simplement son devoir et aurait été toujours prêt à le remplir, tant que les forces ne l'auraient pas trahi.

» Aussi, pour honorer la mémoire d'un tel homme, n'avons-nous pas voulu le laisser partir sans le faire accompagner du drapeau tricolore, sous les plis duquel il avait si vaillamment combattu.

» En ma qualité de délégué de la Société des Vétérans des armées de terre et de mer, je m'incline devant son cercueil, en lui adressant le suprême adieu !

» Monsieur Mouton vous n'emportez pas seulement notre estime, vous emportez notre admiration. »

La Société des Anciens Élèves des Écoles d'Arts et Métiers perd en Mouton, comme l'a si bien dit notre Président, un héros des champs de bataille de 1870 et un ingénieur éminent, qui ne laisse que des regrets parmi nous, comme parmi ses collaborateurs et ses ouvriers.

Nous renouvelons à sa famille éplorée le témoignage de nos sympathies et de nos respectueuses condoléances.

La Commission des Bulletins.